

PERDUS
EN FORÊT

HELLE HELLE

PERDUS
EN FORÊT

roman

Traduit du danois par

JAKOB JACOBSEN

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original:

Hvis det er

© Helle & Rosinante&Co, Copenhagen, 2014.

Published by agreement witz Gyldendal group Agency

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7529-1124-7

Ce n'est pas moi. Pas comme ça, pas debout derrière un arbre, dans la forêt. Les feuilles tombent. Quarante-quatrième semaine de l'année, ce sont les dernières.

Je croyais être en train de courir toujours tout droit. Mais je repassais continuellement près du même trou d'eau avec ses mêmes fougères fanées. Je tournais à gauche et encore à gauche, plus tard, je prenais toujours à gauche et puis à droite, aussi, et encore une fois à droite. Je prenais bonne note de tout ça, c'était avant l'ampoule.

Maintenant, le soleil est plus bas dans le ciel et je ne suis pas seul. Il y a une femme sur le chemin. Elle fouille dans sa poche, elle a un bandeau sur le front. Une veste de survêtement nouée autour des hanches. Elle porte quelque chose à ses lèvres, puis regarde directement par ici. Les muscles de sa mâchoire montent et descendent. Mais elle ne m'a pas vu, son regard glisse plus loin, vers la couronne des arbres, elle casse son cou en arrière. Elle reste un moment ainsi, peut-être qu'il y a quelque chose, là-haut. Elle arrive à mâcher dans cette position. Je lève la tête pour voir, mais il n'y a que le ciel bleu au-dessus des branches tordues. La lune est là, elle s'est levée tôt.

Quand je baisse la tête, elle a repris son chemin. La veste de survêtement se balance d'un côté et de l'autre.

En bref, je ne sais pas quoi faire. Je suis perdu dans la grande forêt. Et je ne sais pas grand-chose sur les forêts car je ne suis pas un homme des bois. C'est d'ailleurs ce que les autres disaient de moi, avant-hier, quand nous prenions le café. Pourtant, me voici dans l'immensité jutlandaise, et en chaussures de *running*.

Je parviens à me relever en effectuant une sorte de rotation autour d'un tronc, et je reviens sur le chemin. Je choisis la direction opposée à celle qu'elle vient de prendre. Un peu plus tard, le sentier se divise en trois, je me dirige sur la droite, je passe devant une grande clairière et, plus loin, derrière un bosquet de pins. Là, je me repose un peu sur un rocher de granit. Elle surgit si soudainement sur ma gauche qu'un son m'échappe, une forte expiration. Comme un coup dans les épaules. Nous faisons un signe de tête sans rien dire, elle court sur la bande d'herbe au milieu du chemin, entre les traces de roues. C'est pour ça que je ne l'ai pas entendue venir. Ce n'est pas bon pour mes épaules, ce qu'il vient de se passer. Pas ce mot, pas si souvent.

Je marche maintenant dans la direction d'où nous sommes tous les deux venus, pour ne pas tomber sur elle à nouveau. Mais encore une fois, près de la clairière, je ne sais pas quoi faire. Dans le ciel plane un rapace, il décrit des cercles au-dessus de la cime des arbres. Je décide de traverser la clairière. Peut-être qu'il y a là-bas une trouée pour aller de l'autre côté, je patauge dans l'herbe. Elle est haute et infranchissable mais j'avance. Cependant, la clairière est plus grande que je ne le croyais. Au milieu, je m'arrête près

d'un arbre solitaire, je regarde autour de moi. Mais il n'y a pas grand-chose à voir. Mais, mais, mais. Sous les branches les plus basses des arbres, une chaussure de *running* surgit, son pied dedans.

Elle vient de Aars, elle travaille dans un magasin de vêtements, mais ce n'est que temporaire. Elle s'est perdue au début de l'après-midi. Comme je l'ai certainement remarqué, il n'y a pas de réseau, ici. Elle fait beaucoup de gestes, ses mains sont courtes et carrées.

– C'est un peu la merde, dit-elle.

Nous sommes toujours au centre de la clairière, nous regardons autour de nous, dans toutes les directions. Nous ne voyons rien et elle s'assoit au pied de l'arbre. La nuit sera bientôt tombée, les hautes herbes se courbent en une infinité de variations pâles et dorées. Il y a la faible trace de mes pas, là où j'ai marché, mais je ne vois pas la trace des siens.

– Je suis venue en télétaxi¹. Enfin, pour la dernière partie. Cela fera un an que je cours, en décembre, dit-elle.

Quand elle dit oui, elle dit *oué*. Je regarde son bandeau sur le front, elle le remet en place :

– C'est à mon beau-fils, il est scout.

Il y a une pause dans la conversation. Elle a apparemment trop serré un lacet, elle se penche et le desserre. Elle porte une sorte de ceinture autour de la taille avec une bouteille

1. Service de taxi à la demande (*toutes les notes sont du traducteur*).

d'eau de chaque côté, elle se redresse et prend l'une des bouteilles, boit, s'essuie la bouche.

– Tu veux une petite gorgée? Tiens.

Elle me la tend, je décline. Elle reprend une petite gorgée, remet la bouteille à sa place.

– Je crois que le mieux, c'est d'aller par là, dit-elle avec un geste du bras, ce doit être l'est, en tout cas le soleil est en train de se coucher de l'autre côté.

Nous traversons la clairière dans la direction en question. Nos ombres sont étirées, la mienne un peu plus que la sienne. Mais elle est plus large au milieu, notamment à cause des bouteilles d'eau et de la veste de survêtement qui pendouille. Il émane d'elle un cliquetis rythmé, certainement la fermeture éclair. Puis elle manque trébucher dans l'herbe et pousse un grand gémissement qui me fait l'imiter. Elle retrouve vite son équilibre, nous nous arrêtons un instant.

– Ha, ha, ha, je ne l'avais pas vue, celle-là, dit-elle avant que nous ne reprenions notre marche.

De l'autre côté de la clairière, le chemin forestier est large et recouvert de gravier. Elle dénoue la veste de survêtement sur ses hanches et l'enfile, la fermeture éclair tinte encore. Je profite de ce moment pour remonter ma chaussette, je tire dessus, elle émet une série de petits bruits en cadence.

– Hé, hé, hé.

Elle a fini avec sa veste et nous nous remettons en marche. Elle fait un signe en direction de mon pied.

– Est-ce que tu as des ampoules? Il vaut mieux enlever ses chaussettes, dit-elle.

Je secoue la tête sans qu'elle y prête attention, elle continue.

– Okay, peut-être pas ici. C’est un peu étrange de se déshabiller sur un chemin forestier.

Si ça frémit dans les haies et les taillis, nous ne sommes pas capables de l’entendre. Le gravier crisse et roule sous nos pas. Nous avançons tous les deux en chancelant, elle a un bras à moitié tendu vers moi, elle élève la voix.

– C’est pire que dans la chanson du cantonnier¹... Fais attention, devant toi.

Nous enjambons quelques grosses pierres, elle attrape brièvement ma manche, puis me lâche et s’arrête un instant.

– Comment t’appelles-tu ?

– Roar.

– *Roér* ?

– Oui, avec un a, dis-je, et elle opine du chef plusieurs fois.

– C’est très original. *Oué*, dit-elle.

Et nous reprenons notre route.

1. Référence à une figure de la culture populaire danoise du début du vingtième siècle, à l’origine un poème de Jeppe Aakjær (1905) mis en musique par Carl Nielsen (1907).

Je ne suis pas en train de marcher avec une femme qui porte un bandeau sur le front, alors que l'obscurité monte autour de nous, sans but précis. Les chaussures, je les ai achetées avant-hier à Arden. Elles étaient dans un grand bac, à l'extérieur du magasin Sport & Parfumerie, c'était le seul modèle. Malheureusement les deux chaussures étaient de tailles différentes, dans ma précipitation, je ne l'ai pas remarqué. L'employée est sortie sur le trottoir avec un torchon pour essuyer le bac. Je l'ai suivie dans le magasin, les chaussures à la main, elles étaient attachées ensemble, elle les a séparées d'un coup de ciseau. Il y avait un podium dans l'unique vitrine du magasin sur lequel était assis un petit chien qui m'a regardé longtemps avant de détourner la tête. J'ai payé avec ma carte. L'opération a pris du temps et nous sommes restés là, à attendre. L'employée a replié le torchon pendant ce temps, il était jaune. Je n'avais jamais vu quelqu'un plier un torchon comme ça. Elle l'a plié comme on plie une nappe, elle l'a également lissé. Je suis ressorti avec les chaussures dans un sac, j'ai fait un tour dans la rue. Il aurait dû y avoir une boulangerie. Au bout de la rue, je suis rentré dans le bâtiment de la gare. De jeunes hommes avec des bouteilles en plastique ont levé les yeux, puis ils

ont continué à fumer. Sur le quai, le panneau affichait quarante minutes avant le prochain train, c'était le train qui allait vers le nord. J'ai fait le tour du bâtiment, l'air était piquant de froid. L'employée du magasin est arrivée sur le même trottoir, traînant le petit chien derrière elle, il avait un manteau maintenant. Elle a attaché la laisse autour de quelque chose sous un banc, et elle est restée là à étudier la paume de sa main. Quand je me suis approché, elle a levé la tête et m'a regardé droit dans les yeux sans aucune expression. J'ai fait un geste pour la saluer. Mais avant même la fin de mon geste, son attention s'était reportée vers la paume de sa main.

Il y avait une agence immobilière en face de la gare. J'ai regardé les maisons dans la vitrine, j'ai lu chaque annonce avec tous les prix et toutes les propositions de financement. La mienne était la dernière, celle avec une voiture, le soleil avait laissé une trace orangée et brillante sur la place de parking.

Entre les sapins, les ténèbres avancent sans amener aucun commentaire de notre part. Nous augmentons notre cadence, cependant, ce qui me gêne un peu. Je compense la douleur de l'ampoule en raidissant ma jambe droite et en effectuant un petit arc de cercle à chaque pas, j'arrive à garder le rythme.

– Tu devrais vraiment les enlever, c'est idiot, dit-elle.

Il y a ce cliquetis constant qui émane d'elle. Je me demande si elle s'en rend compte, nous nous déplaçons par ailleurs sans bruit sur le chemin.

– Combien de temps as-tu couru comme ça? demande-t-elle.

– Peut-être une demi-heure.

– Okay. En plus de maintenant.

– Oui.

– Et avant?

– Je n'ai jamais vraiment couru avant. Sauf ponctuellement après quelque chose, bien sûr.

– Pour sûr.

Elle a un petit rire soudain, une expiration sur des « euh » très courts.

– Mais c'est plutôt bien de pouvoir courir une demi-heure, dit-elle.

- Ce n’était peut-être qu’un quart d’heure.
- *Oué*, quand même, dit-elle.

Heureusement, le chemin ne se divise pas à nouveau. Mais il serpente et enjambe quatre grosses pierres qui font un gué sur un petit cours d’eau sinueux. Elle s’engage d’abord, je remarque une bande réfléchissante sur ses cuisses. Quand elle est de l’autre côté, elle se retourne, s’arrête un instant, puis nous continuons côte à côte.

– Est-ce que tu as laissé une voiture quelque part ? demande-t-elle.

- Non, malheureusement.
- Comment es-tu arrivé jusqu’ici ?
- On m’a déposé.
- D’une voiture, alors ?
- Oui.
- Où était-ce ?
- Au bord d’une route. Il y avait un chemin qui partait.
- Est-ce qu’il y avait deux poteaux rouges ?
- Je ne crois pas. Je l’aurais remarqué.
- Alors ce n’est pas le chemin par lequel je suis entrée dans la forêt. Bon. C’est pareil, après tout.

Nous continuons un moment sans rien dire. La lumière diminue drastiquement.

À la fin, nous ne distinguons presque plus nos mains, il n’y a pas moyen de sortir de là.

- Je ne sais pas, dis-je.
- On peut peut-être utiliser ça, dit-elle en fouillant dans sa poche, avant d’allumer son portable et de le tenir devant elle, l’écran renvoie une lumière bleutée et inutile.
- Le tien est peut-être meilleur, dit-elle.
- Je n’ai plus de batterie.

– Bon, alors je vais économiser la mienne.

Elle remet le portable dans sa poche. Nous restons plantés là. Tapi dans les fourrés, quelque chose traverse soudain devant nous, on dirait une petite voile.

Mon talon brûle, j'ai l'impression de me voir d'en haut à travers les ténèbres, désormais. Hier, j'étais au fond du jardin et je regardais le fjord au loin, tandis que dans la maison, on préparait le café. L'eau était entièrement verdâtre. Un voilier se balançait doucement, quelqu'un était assis dedans, quelqu'un en train de faire signe avec sa main. Je restai là un moment à contempler la mer, puis je regardai autour de moi et derrière moi, je ne vis personne, je finis par rentrer. Le café était servi, je l'avalai avec une certaine exaltation, il y avait aussi des bouchées au rhum, la petite troupe alla se baigner après le café, et l'on avait pris deux caisses de bières et de l'herbe. Les autres vantaient la liberté qu'il y avait à naviguer sur un voilier comme celui-là, ou encore mieux, dans un mobile home, conduire sans savoir où l'on va, passer la nuit n'importe où, sur une aire de repos au Canada, avec vue sur la montagne et les oies. Rien d'autre à faire que lancer des cailloux à lancer, pour ainsi dire. Une chemise tachée de potage à la fausse tortue, du mauvais pâté de foie danois. Puis ce fut l'heure de passer au point suivant du programme et nous rentrâmes à la maison. Le soleil s'y engouffrait par la baie vitrée, les grains de poussière dansaient, j'ai honte de le dire mais j'ai étudié mon visage dans le reflet d'une cuillère à café.

– Tu as quel âge? demande-t-elle tout d’un coup.

– Quarante-huit.

– Alors, tu as dix ans de plus que moi. C’est le bon moment pour commencer à courir, c’est mieux avant cinquante ans, dit-elle en faisant une manœuvre, comme un *swing* avec la partie haute du corps, en tout cas, elle me rentre dedans assez fort, juste en dessous de la cage thoracique.

– Oh, pardon, vraiment pardon, dit-elle.

– Il n’y a vraiment pas de quoi, dis-je en reprenant mon souffle.

J’ai la gorge sèche désormais, je regrette de ne pas avoir pris la gorgée d’eau, tout à l’heure.

– Le haut de ta jambe, ça va? Je suis vraiment désolée pour ça aussi.

Il n’y a pas grand-chose à rajouter, alors nous ne disons plus rien.

– C’est chouette, on s’habitue à l’obscurité, en tout cas, dit-elle un peu plus tard.

J’acquiesce. Il me semble que je hoche la tête un peu sans y croire, alors qu’elle a raison, il est possible de deviner les

contours de la végétation. Certaines souches dégagent une lumière blanchâtre. Peut-être des bouleaux.

– Qu'est-ce que c'est, là-bas ? demande-t-elle.

– Où ça ?

– Là-bas. À travers les arbres.

– À gauche, là ?

– Tu ne le vois pas ? C'est carré. Je crois qu'il faut que nous allions voir, dit-elle en s'écartant du chemin, et je la suis.

Cela scintille de tous les côtés, je marche les deux mains en avant. Il y a des craquements, là-dessous, je suis sur le point de trébucher sur quelque chose.

– Tout va bien ? crie-t-elle sans s'arrêter.

– Oui, c'était juste une racine.

– Quel genre de racine ?

– Ça ne change rien, je crie.

Mais tout est silencieux, soudain, elle s'est arrêtée.

– C'est exactement ce que je pensais, dit-elle lorsque j'arrive à sa hauteur. C'est un abri. Mon beau-fils a dormi dans un truc de ce genre, près de Korsør.

Je ne sais pas ce que je dois dire. Une narine siffle, probablement la mienne.

– Je veux dire à Korsør. Sur Sjælland. La ville à côté du pont, dit-elle.